

## LETTRES D'ITALIE<sup>1</sup>.

---

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

---

V

MON CHER AMI,

29 NOVEMBRE. — Nous ne restons pas à Florence le temps voulu, parce que je désire assister à la séance plénière de l'Académie *dei Lincei*, où je trouverai réunis un grand nombre d'hommes distingués. Jusqu'à présent le temps a été détestable. Presque toujours scirocco humide et pluie. Décidément il ne faut aller en Italie, pour y voyager, qu'au printemps. L'hiver, quand la température est douce, il pleut et quand la pluie cesse, on a la tramontane qui vous glace.

On pourrait généraliser le proverbe touchant Tivoli :

*Italia di mala sorte  
O tir, il vento o piov' a morte.*

Nous avons une belle journée pour aller de Florence à Rome. Jusqu'au lac de Trasimène, c'est la campagne toscane. De petites fermes isolées, entourées de vignes suspendues aux ormes et aux mûriers. Le pays est accidenté : au premier

<sup>1</sup> *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février et 15 mars 1879.



plan, des collines et, dans le fond, les Apennins. Après Orvieto, on passe dans le bassin du Tibre, et à mesure qu'on approche des anciens États romains, l'aspect du pays devient plus triste et celui des hommes plus misérable. Les fermes sont plus rares, puis disparaissent complètement. La culture de la vigne cesse. On ne voit presque plus d'arbres. La terre est tour à tour en jachère ou emblavée en froment. Le Tibre, gonflé par les pluies, roule des eaux jaunâtres, si chargées d'argile, qu'on dirait de la boue liquide. Rien de plus triste que les effets de l'érosion sur les collines en culture. L'eau y creuse des rigoles qui s'agrandissent et deviennent des ravins. La terre est entraînée. Les champs sont rongés par les éboulements. Quelques cultivateurs en hillons s'efforcent de réparer les ravages, en comblant les rigoles à leur début et en aplanissant le sol, afin de pouvoir encore y semer ; mais la première pluie torrentielle entraînera tout et ce sera à recommencer. Nulle part on ne voit autant de ces affreux affouillements des terrains en pente. Les Apennins étant, dans cette région, formés en grande partie d'argile, n'offrent aucune résistance au ravinement. Ces montagnes de terre glaise se délaient sous la pluie ou se fendillent et se crevassent sous le soleil. Pas un brin de végétation ne peut s'y fixer, ni herbe, ni broussaille. Tout est nu et stérile. Ailleurs les rochers ont au moins des formes abruptes. Dans leurs fentes se logent et poussent quelques plantes. Ici les hauteurs n'ont ni arêtes ni profiles. Elles sont en voie de déformation permanente. L'œuvre de destruction ne s'arrêtera que quand elle aura tout nivelé et que tous ces débris liquéfiés auront été transportés dans la mer.

En approchant de Rome, on traverse l'*agro romano*, encore tout couvert de l'eau des récentes inondations du Tibre. A la dernière station, deux *mercanti di campagna* montent dans notre voiture. Ce sont des entrepreneurs de culture qui louent les *latifundia* de la campagne romaine et qui les mettent en valeur, tantôt en les sous-louant pour le pâturage des moutons, des bœufs et des chevaux, tantôt en les cultivant en froment à de longs intervalles. Ils habitent Rome d'ordi-



naire. Ils disposent d'un grand capital et s'enrichissent. Ce sont des intermédiaires, des *middle-men*, comme ceux de l'Irlande. Leur bénéfice est prélevé sur la rente du propriétaire et sur le salaire des journaliers. Ceux qui sont assis près de nous sont jeunes encore, très-vigoureux, l'air intelligent, des traits fins et énergiques. Ils parlent avec feu et avec une véritable éloquence. Ils se moquent de la nouvelle loi que vient de voter le Parlement pour le *bonificamento* de l'*agro romano*. Grosse question. Tant que Rome était la ville morte, la cité des ruines, il lui seyait d'être entourée de cette triste campagne, frappée de malédiction par la *malaria*. Mais maintenant qu'elle est une capitale moderne et vivante, ne doit-elle pas combattre le fléau? La malaria commence en juin, et c'est lors des premières pluies, en septembre, qu'elle est surtout dangereuse. Les nuits sont cruelles, l'été, paraît-il. La chaleur est accablante, et on ne peut laisser pénétrer l'air extérieur, crainte des miasmes.

On veut arriver à faire mettre en culture tout le pourtour de la cité, en donnant aux propriétaires des primes et en leur forçant un peu la main. Réussira-t-on? Les *mercanti* prétendent que les quelques millions qu'on veut y consacrer ne suffiront pas à payer l'enterrement des ouvriers qu'on y emploiera. Je m'intéresse à la question, parce que je l'ai traitée dans la *Revue des Deux Mondes* (1<sup>er</sup> juin 1872), en me servant de documents que je devais à l'obligeance de M. Sella. Mais je n'avais pas saisi alors le grand obstacle qui s'oppose à la transformation de l'*agro romano*. Dans l'état actuel, sans entretien de bâtiments, sans frais d'aucune espèce, il rapporte en moyenne 100 francs par hectare, m'a affirmé M. Minghetti. Avec le pâturage on n'a à craindre ni le phylloxera, ni les mauvaises récoltes, ni la concurrence des céréales américaines. Le prix du bétail et partant la rente s'élèvent sans cesse. Quand on aura dépensé par hectare 1,000 francs et la vie d'un à deux ouvriers, on aura un revenu plus incertain et de grands frais d'entretien. L'intérêt économique se trouve ainsi en conflit avec l'intérêt hygiénique.



On avait compté sur l'Eucalyptus qui, en effet, préserve de la fièvre. Les religieux du couvent des *Tre Fontane*, au delà de Saint-Paul-hors-les-murs, en ont fait une plantation qui leur permet d'y rester maintenant pendant l'été. Auparavant, ils devaient rentrer en ville sous peine de mort. Mais, d'après ce qu'on me dit, l'Eucalyptus ne réussit pas bien aux environs de Rome. Dans les premières années, il souffre du vent qui le secoue et casse les jeunes pousses et, en outre, pendant les hivers rigoureux, il gèle. Mais cela ne provient-il pas de ce qu'on n'a planté que des arbres isolés? Près des stations du chemin de fer on voit un ou deux Eucalyptus mal venus et très-maltraités par le vent. Il faudrait tout un massif. C'est ainsi seulement qu'ils peuvent agir comme préservatif de la fièvre et prospérer en se préservant l'un l'autre, comme on le voit à Nice et en Algérie. Il est impardonnable que l'expérience ait été si mal conduite. Est-ce un insuccès définitif? L'exemple des *Tre Fontane* prouve que non. Il faudrait entourer toutes les stations et toutes les fermes de la campagne romaine d'un massif d'une cinquantaine d'Eucalyptus au moins. Conçoit-on qu'aucune étude sérieuse n'ait été faite à ce sujet? Il s'agit, cependant, d'un intérêt de premier ordre. Le ministre actuel de l'agriculture, l'économiste Mayorana Calatabiano, qui comprend si bien l'importance de la sylviculture, devrait prendre sérieusement en main la question de l'Eucalyptus.

Cependant, après tout, est-il désirable que la malaria disparaisse? N'est-ce pas un bonheur pour l'Italie que sa capitale soit inhabitable pendant une partie de l'année? La centralisation, l'accroissement démesuré des capitales est un des dangers de la vie politique des États modernes. Les Américains y ont obvié en plaçant la capitale de leurs États dans de petites villes sans grand avenir. C'était sage et prévoyant. En France, on avait eu le bon sens de les imiter en mettant les assemblées à Versailles. On va faire la sottise de les transporter à Paris. Si Rome était une ville saine et agréable comme Florence, le parlement, les ministères et l'attraction toujours croissante d'un centre artistique et littéraire



appelleraient et fixeraient dans la capitale toutes les familles riches et l'élite intellectuelle de la nation, que des intérêts majeurs ne retiendraient pas en province. Ce serait comme en France, où Paris inflige l'anémie à toutes les autres villes. Maintenant, à moins d'y être absolument obligé, on ne reste pas à Rome. On y prend un appartement pour l'hiver et on fuit quand l'été arrive. On y campe. Ainsi les autres villes conservent leur vie propre. *Felix culpa*, a dit un père de l'Église, du péché originel. On dirait volontiers aussi *Felix malaria*. Respectons-la ; c'est encore une des bénédictions de l'heureuse Italie.

30 NOVEMBRE. — C'est la troisième fois que je visite Rome. J'y suis venu en 1845 et en 1853. L'aspect extérieur, les rues, les maisons n'ont guère changé. On a eu le bon goût de ne pas *hausmanniser* la vieille ville. On a créé tout un quartier nouveau, mais c'est aux alentours du chemin de fer, entre Sainte-Marie-Majeur et Saint-Jean-de-Latran. C'était un côté de la ville où il n'y avait que des vignes entourées de grands murs, et quelques ruines que l'on a respectées. On n'a fait qu'une percée pour relier au Corso *la Via nazionale*, grande rue-boulevard qui part de la gare. Mais dans Rome le mouvement humain est complètement différent. Les rues sont pleines maintenant de gens affairés, vêtus comme dans nos villes. Plus de couleur locale. Les buffles ne ruminent plus au Forum. Plus de bouviers à cheval, avec leur veste et leur culotte en peau de chèvre et la lance au poing. Plus de costume national, sauf sur le dos des modèles qui, sur la place d'Espagne, attendent l'heure de la pose. Comme ville moderne, Rome n'est pas belle. Les rues, même le Corso, sont étroites et sombres. Il s'y trouve de très-beaux palais, mais ils sont mal situés et tous du xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècle. Nulle part il n'y a autant d'objets intéressants à voir qu'à Rome ; mais je n'aimerais pas à y vivre. Tout porte à la mélancolie, sans qu'on ait, comme autrefois, l'impression profonde d'une ville morte. La première fois que je suis venu ici, avec mon ami L. Borgnet, c'était en plein mois d'août. Nous ne songions guère à la malaria. Nous n'avions emporté que Musset et



Léopardi, et pas le moindre guide. Nous voulions aller à la découverte et tout trouver par nous-mêmes. Nous avons manqué bien des choses; mais ce que nous trouvions était comme une conquête en pays inconnu. L'impression était bien plus vive. De neuf heures du matin à six heures du soir, nous courions par les rues désertes sous un soleil sénégalien. Le ciel était d'un bleu implacable. Les murs blancs aveuglaient, avec des ombres si intenses, qu'elles semblaient noires. Les vieux monuments étaient jaunes et dorés et la campagne toute roussie. Pas un touriste. Personne dans les rues, sauf vers le soir, des séminaristes rouges, jaunes, bleus, noirs et des moines bruns ou blancs. Je me rappelle qu'au Testacio le seul être vivant que nous avons aperçu, c'est une énorme couleuvre, que nous poursuivîmes à coups de pierre dans les grandes herbes desséchées. C'est ainsi qu'il fallait voir la métropole de la théocratie. L'hiver, tout est ordinairement gris et l'*agro romano* est vert comme un polder, ce qui manque de couleur locale. Les grands aqueducs n'ont tout leur effet que quand ils s'embrasent des rayons enflammés du soleil couchant en été.

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE. — J'assiste à la séance de l'Académie dei Lincei dont je suis correspondant. Elle a pour siège le Capitole. C'est très-glorieux, mais très-incommode. Tous les étages sont occupés par les bureaux de la municipalité. Les Lincei sont relégués sous les combles. Il est vrai qu'ils ont de là une vue splendide sur le Forum, sur tout Rome et la campagne. Mais on n'y arrive qu'au prix d'une ascension très-pénible pour des savants qui ne sont pas tous des Alpinistes comme le président Sella. A-t-on cru qu'il fallait nécessairement offrir un panorama à leurs yeux de lynx? Le fait est qu'ils sont peu satisfaits du local et qu'ils sont en instance pour en obtenir un autre. C'est une séance plénière des deux classes : Sciences naturelles et mathématiques, et sciences morales et politiques. On me remet l'*elenco*, la liste des membres. J'y remarque parmi les Italiens, Amari l'orientaliste, Correnti, Comparetti, Carrara le criminaliste, Mamiani, Carutti, Bonghi, Lampertico, Cantù, Messedaglia,



Mancini, Boncompagni di Mombello, Fiorelli, l'illustre directeur des fouilles de tout le royaume, Berti, Luzzatti, Minghetti, Ferrara, Villari, Boccardo, Spaventa, Vera, Tullo Masserani, Morpurgo, Botta et Cossa; parmi les étrangers, Geoffroy, Renan, Jules Simon, Barthélemy Saint-Hilaire, Franck, Michel Chevalier, Mignet, Laboulaye, pour la France; Gladstone, Herbert Spencer, Freeman, Rawlinson, Maine, Thornton, Maximilien Müller, pour l'Angleterre; Gregorovius, von Arneth, Sybel, Mommsen, Roscher, Jhering, Schultze-Delitsch, Bluntschli, Keller, pour l'Allemagne; Madwig pour le Danemark; Bancroft et Wells pour les États-Unis; Laurent pour la Belgique.

Luzzatti donne lecture d'une remarquable notice sur l'économiste Scialoja, ancien ministre des finances, que l'Académie a perdu récemment. Le vice-président Mamiani, à côté de qui j'ai l'honneur d'être assis, approuve les tendances spiritualistes de la lecture. Luzzatti a rappelé, dans une citation très-heureuse, que trente ans auparavant, Mamiani avait dit, que l'économie politique, pour bien remplir sa haute mission, doit se retremper dans la morale, et c'est précisément ce que veulent les Katheder-Socialisten, transformer l'économique en science éthique : *Ethische Wissenschaft*.

Dans le volume des *Atti dei Lincei*, que l'on me remet, je trouve l'histoire de la fondation de l'Académie, écrite par l'un de ses membres, Carutti. J'y vois qu'elle est due en grande partie à un jeune savant des Pays-Bas, Johannes Heck, — Eckius en latin — de Deventer. C'est un curieux épisode. Le jeune Heck, né vers 1577, s'était rendu en Italie et avait obtenu la *laurea* du doctorat en médecine, en 1602, à l'université de Pérouse. Aux environs de Rome, il eut une discussion avec un certain Raniero, au sujet d'un médicament que celui-ci devait préparer. Raniero, furieux, attaque traîtreusement Eckius. Eckius tire son épée et porte à l'assillant un coup à la tête dont il meurt. Il se constitue prisonnier; le procès s'instruit, mais il est acquitté, probablement par l'influence du jeune prince Federico Cesi, avec qui il avait eu quelques entretiens auparavant. Cesi le reçoit dans



le palais de son père le duc d'Acquasparta. Deux de ses amis, Francesco Stellutti, de l'illustre maison de Fabriano, et Anastasio de Filiis, de la famille des Cesi, partageaient le goût du jeune prince Federico pour les sciences naturelles, auxquelles les initiait sans doute Eckius, âgé alors de vingt-six ans. Cesi, qui n'en avait que dix-huit, conçut une idée vraiment admirable qu'il développa dans un livre intitulé *Linceografo*. Il voulait fonder une vaste société scientifique dont les membres porteraient le nom de *Lyncei*, parce qu'avec des yeux de lynx, ils devaient pénétrer tous les secrets de la nature. L'Académie devait avoir dans les quatre parties du monde des résidences pourvues de revenus suffisants, pour l'entretien des associés qui y vivraient en communauté. Ces résidences seraient pourvues de bibliothèques, de laboratoires, de musées, d'imprimeries, de jardins botaniques, en un mot, de tout ce qui est nécessaire aux études. On ferait partout des observations par écrit qui seraient communiquées à tous les membres de la société. Les *Lyncei* devaient renoncer au mariage, que Cesi appelle *mollis et effemimata requies*, et qui nuirait aux études ; mais cependant les religieux n'étaient pas admis. Plus tard, un des membres s'étant fait jésuite, fut exclu. C'est l'église de la science que Cesi voulait constituer. Renan expose quelque part le même rêve.

Les jeunes amis prirent pour symbole le Lynx — qui existait encore alors dans les Apennins — avec la devise : *Sagacius ista*. Les associés « devaient pénétrer à l'intérieur des choses pour connaître leurs causes et les opérations de la nature, comme on dit que fait le Lynx, lequel voit non-seulement ce qui est au dehors, mais ce qui se cache au dedans ! » Les académiciens portaient un anneau avec un châton d'émeraude où se trouvait gravé un Lynx. Ils ne devaient jamais l'abandonner *quibusvis charior divitiis, gratiorque sit*. Ce que rêvaient ces quatre jeunes gens, ce n'était rien moins que l'organisation de la science moderne basée sur la méthode de l'observation. L'Académie des Lyncei est la première société scientifique qui se perpétua. Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, Léonard de Vinci avait fondé, à Milan, une académie scien-



tifique et expérimentale et vers la fin du siècle, Jean-Baptiste della Porta en institua une autre à Naples, sous le nom de *Dei Secreti*; mais ni l'une ni l'autre ne dura.

Le duc d'Acquasparta ne pouvant comprendre ce que faisaient les quatre amis, les accusa de nécromancie. Il les dénonça au Saint-Office et au cardinal-vicaire. Pour fuir les persécutions, Eckius quitta Rome et retourna à Deventer. Puis, il parcourut toute l'Europe, se livrant partout à des observations sur les animaux, les plantes, les pierres et les usages des peuples. Revenu à Rome en 1806, il rédigea les *Gesta Lynceorum*. Ses écrits sont nombreux; Carutti en donne la liste. La société arriva bientôt à compter trente-deux membres. Le cinquième admis n'est autre que Galilée qui a signé ainsi : *Galilæus Galilæus Lynceus Vincentii filius Florentinus ætatis meæ anno 48. Sal. 1611. Manu proprio scripsi*. Le trente-deuxième est un Flamand de Gand qui signe : *Justus Riquius Lynceus Jacobi F. Gandavensis*. Ailleurs, il est nommé Rycquius, c'est-à-dire en flamand de Rycke <sup>1</sup>. En 1616, à une séance des Lyncei, il fut annoncé que Eckius *mente sit inquietus*, et depuis lors il n'en est plus fait mention. Le prince Cesi mourut, jeune encore, en 1630. L'Académie a été réorganisée sur ses bases actuelles en 1875.

A la sortie de la séance, notre confrère Mancini, l'éminent président de l'Institut de droit international, me conduisit en voiture faire une promenade au Pincio. Quiconque a une carrosse s'y croit obligé. Avec son intéressante végétation de palmiers, d'araucarias, de yuccas, d'aloès et de cactus et sa belle vue sur le parc de la villa Borghèse, le Pincio est un

<sup>1</sup> J'apprends que le savant bibliophile M. Van der Haeghen a acheté pour l'université de Gand, d'un professeur de Bologne, un grand nombre de manuscrits de Rycquius. La bibliothèque de Gand possède plusieurs de ses ouvrages et M. Van den Berghe prépare une notice sur notre Lynceus. Il est né à Gand, le 6 mai 1587, de Jacques de Rycke et de Catherine Stada, fille du célèbre mathématicien Jean Stadius. Il occupa la chaire d'éloquence à l'université de Bologne. Il mourut à Rome en 1627. Son principal ouvrage est intitulé : *De capitolio romano commentarius*. Gandavi 1617, in-4°.



lieu de promenade ravissant, mais si resserré, qu'il faut y tourner en rond comme au manège. Après un nombre convenable de tours, on va faire son Corso. Dans la rue du Corso, qui a environ un kilomètre de longueur, se forment deux lignes de voitures, l'une qui monte, l'autre qui descend. Elles marchent à la file, au pas ; souvent elles s'arrêtent. La rue est étroite et sombre, la vue nulle. Les personnes assises dans les voitures paraissent en proie à un *spleen* noir. On dirait qu'elles suivent un enterrement. C'est lugubre. C'est cependant la distraction la plus gaie que les Romains puissent se procurer, le jour.

Mancini m'explique la question qui divise en ce moment les partis au Parlement. Pour les libertés modernes, le Statut a copié la Constitution belge. Il garantit la liberté de la presse, de réunion, des cultes ; mais il ne dit rien de la liberté d'association. Le Statut a craint peut-être de favoriser la résurrection des couvents. Mais on l'a interprété dans le sens de la liberté. Seulement cette liberté s'étend-elle aux cercles républicains, aux *circoli* Barsanti? premier point, et second point : le gouvernement peut-il agir préventivement, par mesure de police, et dissoudre une association anarchique, sans attendre que la justice ait prononcé? La droite dit oui, la gauche dit non. Sous un régime de liberté complète comme en Angleterre, la réponse ne serait pas douteuse. Si le fait est prévu par le Code pénal, la police agit, sauf à faire appliquer la peine par la justice. Si le fait n'est pas défendu par la loi, la police ne peut agir. La droite veut qu'on agisse préventivement, parce qu'elle croit la répression judiciaire insuffisante. En cela elle a tort. Si la loi est insuffisante, modifiez-la, mais n'abandonnez pas la liberté à l'arbitraire de la police et du pouvoir exécutif. C'est la solution qu'on adopterait en Belgique ; seulement, Mancini pense que les ministres Cairoli et Zanardelli, tout en ayant raison, au point de vue constitutionnel, ont manqué de prudence dans leurs manifestes. Lorsqu'il est devenu ministre de la justice, Mancini a quitté sa chaire de droit public, qu'il a cédé à son gendre, notre excellent confrère Pierantoni, qui quitte Naples pour Rome, où l'appelaient déjà ses fonctions



de député. Mancini se consacre tout entier au barreau, dont il est sans contredit l'orateur le plus éloquent, le plus savant et le plus écouté. Par une disposition très-singulière, le Parlement ne peut compter que quatorze professeurs d'université, si les électeurs en nomment un plus grand nombre, on tire au sort pour savoir quels sont ceux qui doivent ou renoncer à la chaire ou quitter la Chambre. C'est à qui sera sacrifié, comme sur le radeau de *la Méduse*. Dans ma prochaine lettre, je m'occuperai du Parlement et de la vie politique.

---

Laissez-moi vous parler maintenant de notre ami Reyntiens, à qui je me faisais une fête de raconter ce que je vous écris. Collaborateur de notre *Revue*, nul ne lui était plus dévoué. Il préparait même pour elle un article que sa maladie a interrompu. Il convient donc de dire ici quelques mots de sa carrière et de ses travaux. Il faudra me pardonner si, en parlant de lui, je parle aussi de moi ; nos existences se sont trouvées si mêlées, que je ne puis faire autrement. Sa mort est pour moi une perte irréparable.

Reyntiens était sous le rapport intellectuel un *selfmade man* : il s'était formé lui-même. Tout ce qu'il savait — et ses connaissances étaient très-étendues — il l'avait appris par un travail persévérant dont tout le détournait. Il avait eu à réparer une première éducation très-insuffisante. Quand j'ai fait sa connaissance, à Paris, au collège Stanislas, il venait de l'établissement des Jésuites de Namur, où il n'avait rien appris. Il avait hérité pendant sa minorité d'une fortune qui le dispensait de prendre un état pour vivre. A Malines, dans son entourage, on ne le poussait guère au travail. A quoi bon se fatiguer à l'étude quand, à vingt ans, on a 30,000 livres de rente ? Pourvu qu'il sût détacher ses coupons, toucher ses rentes et monter à cheval, n'était-ce pas assez ? Cependant, d'instinct, il aimait les arts. A Paris, il consacrait toutes ses récréations à faire de la musique, et, les jours de sortie, il allait au Louvre ou au Conservatoire.



Il recherchait les artistes et s'enthousiasmait pour Mozart et Beethoven. C'est par là qu'il se rattachait alors au monde intellectuel. Quoique élevé par une mère catholique comme on l'était au moyen âge, et sortant d'un collège de jésuites, il avait déjà des tendances libérales. Le collège Stanislas, qui avait été fondé sous les auspices de Louis XVIII, était dirigé par des prêtres. C'est là que les familles légitimistes mettaient leurs enfants. Les surveillants étaient pris dans le petit séminaire attaché au collège. Malgré cela, il n'y avait ni propagande ni pression religieuses d'aucune sorte. C'est que le clergé ne songeait pas encore à former la jeunesse pour les luttes politiques. J'ai passé quatre ans à Stanislas et deux ans à l'université de Louvain sans savoir qu'il y eût des catholiques et des libéraux. Ni maîtres ni élèves ne s'occupaient des débats des partis. Nous goûtions fort les poètes Hugo et Musset, et les romans de G. Sand ; mais nous nous piquions de ne lire dans les journaux que les annonces et les feuilletons. Ce n'est que plus tard que Reyntiens s'est passionné pour les questions politiques.

En Angleterre, les grandes familles envoient leur aîné faire son tour d'Europe, afin de le préparer à la vie parlementaire. Un voyage fait avec quelque esprit d'observation apporte plus d'enseignement que la lecture de cent volumes et ces souvenirs s'impriment bien plus profondément dans l'esprit. C'est presque uniquement par les voyages que Reyntiens s'est instruit et s'est formé. Il lisait et parlait les principales langues étrangères : l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, et il les avait apprises dans le pays même. Ceci est un exemple pour les familles riches.

Reyntiens visita d'abord nos voisins, la Hollande et les provinces rhénanes. Victor Hugo venait de publier *le Rhin* : il fallait bien faire un pèlerinage à ces ruines que le grand poète décrivait si bien. En 1844, il alla rejoindre notre ami Portaels à Rome. Là il se lia avec tous les artistes belges qui s'y trouvaient, Robert, Bruls, Mathieu, de Louvain. C'est ainsi que se fortifia chez lui l'amour des arts et que son goût se forma. Ce fut sa période de développement artistique



et littéraire. Chateaubriand et Lamartine étaient ses dieux. Il se les était assimilés à un point étonnant. Il m'écrivait alors de longues lettres, un peu déclamatoires, mais où les aspects pittoresques étaient souvent bien rendus. Après avoir visité tout le midi de l'Italie, il passa un mois à Venise avec Portaels à étudier l'histoire de la république des doges et celle de ses artistes. Les deux amis résolurent alors de faire l'année suivante le voyage d'Orient. En octobre 1845, Portaels alla rejoindre à Athènes Reyntiens qui y était arrivé par l'Allemagne, Venise et les îles Ioniennes. Ils visitèrent d'abord la Grèce, puis Constantinople, Smyrne, Rhodes et débarquèrent à Beyrouth après avoir relâché à Chypre. En compagnie du comte Maldura et de sa femme, ils parcoururent tout le Liban et la terre sainte et poussèrent même jusqu'à Damas. Ils rencontrèrent à Jérusalem un savant allemand catholique, le docteur Sepp qui se préparait à écrire une histoire de Jésus en réponse à celle de Strauss. Reyntiens commença à s'initier ainsi aux études d'exégèse qu'il reprit plus tard.

Les deux amis partirent ensuite pour l'Égypte et remontèrent le Nil jusqu'à Nubie dans une cange, ce qui leur permit de savourer lentement la poésie de ce merveilleux pays. Portaels dessinait beaucoup. Il fit au Caire un magnifique portrait de Mehemet-Ali. Il y esquissa aussi son beau tableau de la *Sulamite*, digne d'être placé à côté de la *Mignon aspirant au ciel* de Scheffer<sup>1</sup>, et il l'offrit à son ami qui l'avait associé à ce voyage. Ces souvenirs d'Orient ne se sont jamais effacés de son souvenir et ils se retrouvent dans les tons de sa palette comme dans les lignes de son dessin. Ce voyage ouvrit à Reyntiens les horizons de la politique européenne. Il s'y lia avec le duc de Blacas, qui lui parla des affaires de France au point de vue légitimiste, et avec le jeune de Savigny, fils du grand jurisconsulte, qui l'entretint de l'Allemagne. La rivalité de l'Angleterre et de la France

¶ <sup>1</sup> Ce tableau avait été très-remarqué à l'exposition de Gand de 1847. J'y ai consacré un feuilleton spécial dans l'*Indépendance* de cette époque.



au sujet de la question d'Orient et des conquêtes de Mehemet-Ali avaient failli amener une guerre générale et tous les esprits en étaient encore émus en Égypte. A partir de ce moment, Reyntiens ne cessa de suivre avec une réelle passion toutes les péripéties du grand problème oriental. En Belgique on est trop exclusivement Belge. On réserve toute son attention pour nos luttes intérieures. On ne porte pas ses regards au dehors, sauf sur ce qui se passe en France. C'est en partie la faute de nos journaux, qui ne s'occupent guère avec détail que de nos voisins du Midi ; mais cela vient peut-être aussi de ce que la Belgique neutre n'a pas à jouer de rôle actif au dehors. Combien y en a-t-il, même parmi nos hommes politiques les plus distingués, qui aient étudié à fond les éléments des rivalités et des alliances des grandes puissances ? Reyntiens, au contraire, s'est toujours tenu au courant par ses conversations avec les diplomates, par ses lectures, par ses voyages, de toutes les questions de politique étrangère, et il les connaissait à fond. Il n'était pas seulement Belge, c'était un Européen et même un citoyen de l'univers, un vrai cosmopolite, comme doit l'être nécessairement l'homme moderne. La solidarité de tous les peuples devient si intime que nos intérêts sont engagés dans ce qui se passe à nos antipodes presque autant que dans ce qui arrive à nos portes. Reyntiens a toujours suivi avec le plus grand soin les événements du monde entier et, à cet effet, il lisait régulièrement les revues et les journaux anglais, seul moyen d'être bien renseigné.

L'Angleterre fut de bonne heure pour lui comme une seconde patrie. Il y alla souvent, d'abord pour visiter les trois îles dans toutes leurs parties, sous leur aspect pittoresque ; puis, pour en étudier l'agriculture ; enfin, pour voir de près marcher les rouages du régime représentatif et se déployer, dans toute sa puissance, la vie politique anglaise. Membre du Cobden-Club, il assista plusieurs fois à ses banquets annuels et s'y lia avec les économistes. Le peuple anglais était à ses yeux très-supérieur aux autres et tout ce qui en vient avait, à ses yeux, des qualités qu'on ne rencon-



trait pas ailleurs. C'était là que, pour la vie publique comme pour la vie privée, il voulait qu'on allât chercher des modèles.

Dans l'hiver de 1846, il visita l'Espagne et le Portugal et, en 1851, il publia dans la *Renaissance illustrée*, XII<sup>e</sup> année, un article encore très-intéressant aujourd'hui : *l'Influence de l'École flamande sur l'art en Portugal*. Il y prouve que c'est Jean Van Eyck qui a formé l'école primitive de peinture à Lisbonne et à Evora. Il s'y lia avec le marquis Visconti, un ami de celui qui bientôt devait être Napoléon III. Jusqu'à la mort du marquis, ils s'écrivaient régulièrement, et ainsi il fut souvent initié au dessous des cartes de la politique franco-italienne. En 1846 et 1847, nous nous mîmes à étudier ensemble les livres de la critique allemande sur les Évangiles et les origines du christianisme. Nous avions pour guide un érudit allemand, von Gumpach, qui s'était établi à Malines et qui préparait aussi une réfutation de Strauss, mais non dans le sens orthodoxe. Il fallait d'abord, disait-il, rétablir exactement les dates et, à cet effet, il publia alors un gros in-8<sup>o</sup> sur le calendrier hébreu. C'était la première pierre de l'édifice qu'il n'a jamais achevé.

Reyntiens habitait chez sa mère, dont la maison était située au milieu d'un vaste et magnifique jardin. Quelle délicieuse retraite pour l'étude ! Que de moments heureux j'y ai passés ! On travaillait tout le jour. Le soir, les frères Bessems, musiciens d'élite, venaient d'Anvers pour jouer avec lui les trios et les quatuors de Beethoven, de Mozart et de Haydn. Il lisait alors, en prenant des notes, Joseph de Maistre et de Bonald ou il étudiait la théorie cléricale dans ses origines et dans son fond. Nous commençâmes aussi à nous occuper de la question de l'enseignement primaire.

Il s'était formé à cette époque, à Gand, sous l'inspiration de François Huet, un petit groupe de jeunes gens qui se réunissaient pour discuter les questions sociales. Nous ne reculions pas devant les solutions les plus hardies. Mais il est intéressant de constater que nous étions arrivés dès lors aux principales conclusions du *Katheder-Socialism* adopté



maintenant avec des nuances diverses par les professeurs d'économie politique de l'Allemagne<sup>1</sup>. Reyntiens, qui venait souvent me voir à Gand, se trouva en relation avec Huet et avec Callier, et il fut entraîné ainsi à s'occuper des problèmes sociaux que nous avons abordés avec un enthousiasme tout juvénile. La revue *la Flandre libérale* devint, après 1848, l'organe de notre petit groupe.

En 1847, nous passâmes six mois en Allemagne et en Autriche. Tandis que je préparais ma traduction des *Nibelungen*, Reyntiens prenait des notes et achetait des livres concernant l'enseignement. En 1848, il alla assister aux débats de l'assemblée de Francfort, première apparition de l'unité allemande, et, à son retour, il publia un volume in-8° contenant, avec une excellente préface, la traduction ou l'analyse des principaux discours sur la réforme de l'enseignement primaire. Jamais assemblée politique ne compta autant d'hommes qui s'étaient spécialement occupés de ce problème. C'était un parlement de professeurs, ont dit ses injustes détracteurs, et c'était là son mérite. Le livre de Reyntiens est encore une source précieuse d'informations, en ce moment surtout où ses conclusions vont passer dans la loi en France et en Belgique. Il a été lu et apprécié par ceux qui se sont occupés de ce difficile problème, tant en Belgique qu'à l'étranger. Eugène Pelletan le loua fort dans un compte rendu complet que publia un journal de Paris. Le titre du livre est : *Débats de l'assemblée de Francfort sur les questions de l'Église et de l'instruction publique*. Un peu plus tard, il publia successivement : *Des contradictions du parti catholique et de M. de Montalembert*, et *M. Guizot et la Belgique*.

Il avait conservé de ses premiers voyages un attachement profond pour l'Italie ; aussi, quand, après la guerre franco-autrichienne de 1859, la question de l'unité italienne surgit, il s'enthousiasma pour cette idée. Il la reprit dans ses origines ; il prouva qu'elle était une nécessité géographique et historique. Il réunit et commenta les principaux documents

<sup>1</sup> L'un d'entre nous, qui remplissait les fonctions de secrétaire, M. Paul Voituron, a conservé des procès-verbaux très-exacts de nos séances.



qui se rapportaient à ce sujet. et arriva ainsi à publier à Paris, chez Dentu, l'utile ouvrage intitulé : *Mémoire sur les affaires d'Italie*.

Le succès que ce livre obtint parmi les Italiens, et dont son ami Visconti se fit l'interprète, fut très-grand. Il fut aussi souvent cité dans les journaux français. Il lui valut, plus tard, l'honneur d'une notice biographique, écrite par M. Angelo di Gubernatis, dans sa *Galerie des Amis illustres de l'Italie* (*Rivista europea*, 1<sup>er</sup> mars 1873). Comme le dit M. de Gubernatis, il résume parfaitement toute l'histoire diplomatique de l'Italie de 1789 à 1859. C'est cette connaissance complète qu'il avait des affaires italiennes qui lui permit, quand il fut entré au Sénat, de répondre victorieusement à toutes les attaques des catholiques contre l'Italie, dont il s'était constitué l'avocat d'office. La légation et le gouvernement d'Italie lui en ont toujours été très-reconnaissants.

Bientôt, la question de la révision de la loi de 1842 se trouvant remise à l'ordre du jour du parti libéral, il résolut d'aller étudier l'organisation de l'enseignement en Angleterre, comme il l'avait fait précédemment en Allemagne. Nous trouvons les fruits de cette consciencieuse enquête, faite sur place et sur des documents officiels, dans un livre qu'on ne ferait pas mal de relire pour les débats qui vont s'ouvrir bientôt à ce sujet dans notre Parlement. Son titre est : *l'Enseignement primaire et professionnel en Angleterre et en Irlande* (Paris, librairie Lacroix, 1864). On y voit, entre autres, qu'en 1841 le pape Grégoire XVI approuva le système des écoles nationales, où l'instituteur ne donne pas l'instruction religieuse. « Il est beaucoup plus sûr, dit le bref, de faire enseigner simplement les lettres humaines dans les écoles mixtes. » — « Enfin, lit-on encore dans ce document important, la sainte Congrégation désire que les évêques et les autres ecclésiastiques s'abstiennent désormais de toute discussion sur cette matière dans les journaux, de peur que l'honneur de la religion et la charité chrétienne ne soient blessés, au grand scandale du peuple. »

Reyntiens avait parfaitement dépeint les caractères de la



vie anglaise à la campagne, dans un article publié, dans la *Revue trimestrielle*, en juillet 1862<sup>1</sup>. Dans le même recueil il fit paraître, en avril 1867, une étude sur Stephenson, où il trace l'histoire de l'origine des chemins de fer en Angleterre et sur le continent. Il consacra toujours une grande partie de son temps à l'étude des questions économiques et financières. Il avait rempli les fonctions de secrétaire au congrès pour les réformes douanières en 1856, et il fut un des membres les plus dévoués de la Société belge d'économie politique. Il publia souvent des articles et des notices dans l'*Économiste belge*, que M. de Molinari faisait paraître à Bruxelles.

Ces travaux de publiciste ne l'empêchaient pas de prendre une part active aux luttes de la politique militante. Deux fois le parti libéral le porta comme candidat pour la Chambre dans l'arrondissement de Malines, où il était très-estimé et où sa qualité de grand propriétaire foncier pouvait lui rallier une partie des campagnards. Néanmoins, la liste catholique l'emporta chaque fois. C'est comme sénateur de Bruxelles qu'il entra au Parlement en 1870. Au sein de l'opinion libérale, il appartenait à ce que l'on appelle le groupe progressiste. M. Jottrand l'a très-bien dit : « La noble ambition de servir son pays l'animait, mais à condition de s'en rendre digne par l'étude incessante des problèmes politiques et économiques posés en ce siècle, partout dans les mêmes termes. C'est à la solution qu'en donne le libéralisme le plus large et le plus net qu'il s'était attaché par raison. Jamais l'opinion libérale n'a eu à regretter d'avoir fait de lui un de ses chercheurs, un de ses conseillers. »

Il était partisan de l'enseignement laïque et obligatoire. Dans l'armée, il voulait le service personnel. Il fit plusieurs discours importants pour exposer ses idées sur ces différents sujets. Dans la séance du 16 mai 1871, il proposa au Sénat

<sup>1</sup> Les institutions d'une paroisse du Herefordshire (25<sup>e</sup> vol.). Il a publié encore dans la *Revue trimestrielle* : La France et le gouvernement temporel du pape (20<sup>e</sup> vol.); la révolution italienne et le parti catholique, (23<sup>e</sup> vol.); des fondations charitables en faveur de l'enseignement en Angleterre (t. II, 2<sup>e</sup> série).



d'émettre deux vœux, l'un en faveur d'un emprunt spécial pour la construction de bâtiments d'école, l'autre en faveur de l'enseignement obligatoire. « Le premier intérêt de la Belgique, disait-il, est le développement de l'instruction. Tous, gauche et droite, nous sommes prêts à faire tous les sacrifices pour défendre l'indépendance du pays. Il devrait en être de même pour l'instruction, dont dépend l'avenir du pays et de la liberté. »

En 1871 et en 1878, il réclame le service personnel. — Deux grandes réformes s'imposent, disait-il, l'enseignement obligatoire et le service obligatoire, deux réformes également justes et démocratiques. C'est à ces mesures que l'Allemagne doit la place qu'elle occupe maintenant en Europe. Le service personnel oblige le riche comme le pauvre à servir son pays, à partager les mêmes fatigues, les mêmes dangers. C'est donc pour les deux classes une excellente école et un élément de moralisation. — Dans la séance du 13 mai 1878, il fit aussi un discours excellent pour démontrer que le strict devoir de l'État était de protéger les femmes et les enfants contre les excès du travail industriel. Il montrait, en citant les lois des autres pays, que la Belgique est le seul État où, sous prétexte de liberté, on permet de sacrifier les droits de l'enfance aux prétendues nécessités de l'industrie.

Dès 1871 (17 février), il demanda que l'instruction religieuse se donnât par les ministres du culte comme en Hollande. Suivant lui, en cette matière, le maître d'école est incompetent. Il faut donc restituer aux églises le soin d'enseigner leurs dogmes.

Les attaques de M. Casier-de Hemptinne contre le gouvernement italien l'amènèrent plus d'une fois à faire à ce sujet des discours nourris de faits et vraiment bien inspirés. Il montrait que l'Italie ne voulait qu'une chose, réaliser le programme de Cavour : l'Église libre dans l'État libre. Le comte Balbo, d'Aseglio, Gioberti avaient espéré faire de la papauté le fondement de l'indépendance italienne. C'était une illusion. Il a fallu entrer dans une autre voie. L'Italie, qui a adopté les principes de la Constitution belge, entend



laisser à l'Église tout son pouvoir spirituel, mais elle veut maintenir son unité nationale, ce qui est son droit évident. On ne peut le lui contester, sans nier en même temps la base de notre existence comme nation. M. Casier n'admettait pas que le gouvernement belge accréditât un envoyé auprès du gouvernement qui avait enlevé Rome au pape. Reyntiens répondit en démontrant que ce qu'il fallait supprimer, c'était la légation près du saint-siège. Il ne voulait en aucune façon manquer de respect au chef de l'Église catholique, mais il montrait que notre Constitution, supprimant tout rapport entre l'Église et l'État, il n'y avait plus lieu à négociations du moment que le pape cessait d'être souverain. Rappelant l'incident Leclercq, il faisait prévoir de nouvelles difficultés.

Reyntiens était très-pénétré des dangers dont les progrès de l'ultramontanisme menacent la liberté moderne. Il montra à différentes reprises, et pièces en mains, comment le catholicisme libéral, qui comptait de si brillants représentants en France et surtout en Italie, devait logiquement disparaître pour faire place aux doctrines théocratiques les plus exclusives. Il voulut, par l'exemple de la Belgique, montrer aux Italiens un péril que la plupart d'entre eux ne voient pas, parce que, en effet, le parti clérical est encore actuellement impuissant en Italie. Pendant son séjour à Rome, au printemps de 1873, il publia en français, dans la *Rivista europea* (1<sup>er</sup> mars et 1<sup>er</sup> mai 1873), un travail intitulé : *Le parti clérical et l'enseignement public*. C'était un véritable service rendu à l'opinion libérale italienne et il fut apprécié comme il le méritait. Dans les différentes villes où Reyntiens s'arrêta, il fut accueilli avec le plus cordial empressement par les hommes politiques les plus éminents et à Rome par le roi. Dans la cause de l'Italie, ce qu'il défendait, c'était au fond l'indépendance du pouvoir civil et ses libertés constitutionnelles, c'est-à-dire les principes mêmes du libéralisme.

En 1867, nous fîmes un second voyage en Autriche. Nous voulions voir de près les conséquences que devait avoir pour ce pays la victoire de Sadowa. C'était le conflit des nationalités qu'il fallait étudier. Nous visitâmes l'Istrie,



Trieste, la Croatie, la Save, la Serbie, le Banat, la Transylvanie, la Hongrie et la Bohême. A Agram, à Belgrade, à Cronstadt, nous fûmes en relation avec les patriotes slaves et roumains. A Prague, nous vîmes les chefs du mouvement tchèque, Palacký et Rieger. Nous aperçûmes clairement que le réveil de la nationalité slave serait le pivot des graves événements dont l'Europe orientale allait devenir le théâtre. Reyntiens, qui connaissait bien la Turquie, avait prévu dès longtemps sa chute. Il comprenait maintenant qui seraient ses héritiers. Il voulait faire sur la question d'Orient un mémoire dans le genre de celui qu'il avait publié sur les affaires d'Italie; le temps lui a toujours manqué. Mais dix ans plus tard, en 1877, il revint aux événements de 1866. Le livre du général La Marmora, *Un poco piu di luce*, et le travail du sénateur Jacini sur le même sujet, l'avaient ramené à l'étude des origines de l'unité italienne et de la politique de Napoléon III, sur laquelle Visconti lui avait fourni des renseignements peu connus. C'est ainsi qu'il publia ici même une série d'articles qu'il réunit en un volume, sous le titre de : *Cavour et Bismarck ou l'unité allemande et l'unité italienne*.

Chaque année il faisait un voyage d'étude. Il connaissait toute l'Europe aussi bien que la Belgique. Il voulait non-seulement contempler les aspects de la nature des monuments et des arts, mais il cherchait à se rendre compte des conditions économiques et des relations de politique extérieure des différents pays. En 1869, nous visitâmes ensemble l'Espagne, en république sous Prim, et le Portugal, jouissant en paix d'une situation très-semblable à la nôtre, sauf que le parti clérical n'y exerce aucune influence. Chose étrange, dans les pays du Midi, l'indifférence en matière de religion n'est pas moindre chez le prêtre que chez le laïque. Le prêtre ne cherche pas à agir sur ses paroissiens, parce qu'il ne poursuit aucun but, et il n'aurait sur eux aucune action active, parce que la foi y est morte. C'est la vitalité du sentiment religieux dans nos pays du Nord, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et dans certaines provinces de



la France qui fait la force du parti clérical. L'examen attentif de la situation de l'Espagne et du Portugal nous convainc de plus en plus de ceci : c'est que les pays catholiques n'échappent à la théocratie que par l'indifférence, ou l'hostilité aux idées religieuses, ce qui est une cause ou de faiblesse ou de trouble et d'anarchie.

En 1876, il retourna en Norvège pour voir certaines parties de ce pays qu'il avait négligées dans son premier voyage. Mais les étapes y sont longues. Il se fatigua trop. Au retour, il eut une atteinte de phlébite. C'est ce mal, remonté au cœur, qui l'emporta subitement dans la nuit du 6 février 1879.

Cette rapide esquisse de la carrière de notre ami montre quelle large place y a tenue le travail et l'étude. A chaque jour sa tâche : *Nulla dies sine linea*. Il avait toutes les nobles curiosités de l'intelligence. La musique et la peinture, l'économie politique et la politique l'ont surtout occupé. Il ne se bornait pas au cercle étroit de l'égoïsme personnel ou local. Il avait des sympathies ardentes pour toutes les causes justes et pour le progrès dans le monde entier. Il apportait une passion juvénile dans toutes les questions où s'agitait l'avenir de l'humanité. Chaque fois que je le revoyais, je le trouvais plein de feu pour l'un ou l'autre point de la politique étrangère qu'il venait d'étudier, ordinairement dans les sources anglaises. Sa conversation était vive, pittoresque et très-instructive. Il avait une mémoire heureuse. Il apprenait facilement les langues. Il se rappelait bien les chiffres, les faits et les idées. Il avait un jugement sain et un bon sens éclairé. Quoiqu'il fût trop absorbé en sa propre pensée pour être bon observateur, il avait une sorte d'instinct qui lui dictait des appréciations très-justes. Sa diction était un peu uniforme, mais il rencontrait souvent, dans la conversation, des mots très-heureux et des métaphores d'une couleur forte et piquante. Il était bon et obligeant. Ainsi que le rappelle encore M. Jottrand, aucune œuvre utile à ses « idées ne fit jamais un vain appel à sa coopération d'argent ou de travail personnel ». Comme membre du bureau de



l'Association libérale et de la *Ligue de l'enseignement*, on put toujours compter sur lui. Son amitié était sûre et dévouée. Tous ceux qui l'ont connu lui sont restés attachés. C'est quand on l'a perdu, qu'on a le mieux apprécié sa réelle valeur. Je ne veux pas surfaire son mérite, mais il a eu celui de comprendre et de remplir son devoir. D'après la doctrine chrétienne, la richesse est un privilège qui ne s'excuse que par le bon emploi qu'on en fait. Il avait pris pour modèle ces Anglais qui voyagent, lisent et étudient beaucoup, afin de mettre au service de la chose publique le fruit de leur expérience. Il aurait pu vivre en égoïste et en oisif. Il a préféré le travail, et il en a été récompensé ; car il y a toujours trouvé un plaisir vif et pur et une consolation, dans ces moments de souffrance ou de tristesse, qui ne manquent pas aux existences même les plus favorisées.

ÉMILE DE LAVELEYE.

